

## ***Made in Bangladesh,*** de Rubaiyat Hossain,

(France, Bangladesh, Danemark, Portugal, 1 h 35, sorti le 4 décembre 2019)



### **L'enfer vestimentaire : dans les pas d'une ouvrière textile au Bangladesh**

Premier plan : une usine de textile délabrée. Des ouvrières sont penchées sur leur machine à coudre, assemblant à n'en plus finir des pièces de tee-shirts. Le bruit est assourdissant, des fils électriques à nu pendent du plafond. Soudain, une alarme se déclenche, on crie à l'incendie et les ouvrières quittent leur étage précipitamment. Cette scène fait écho au drame du Rana Plaza, un immeuble de huit étages, situé dans le faubourg ouest de Dacca et abritant des ateliers

pour des marques vestimentaires telles que Mango ou Primark. Le 24 avril 2013, celui-ci s'est effondré en moins de deux minutes, causant la mort de plus de 1 130 personnes et en blessant plus de 2 000 autres.

Shimu, vingt-trois ans, est une ouvrière du textile. À la suite d'un incendie dans son usine où une de ses amies perd la vie, elle décide avec ses collègues de monter un syndicat, malgré les menaces de la direction et le désaccord de son mari. Remarquablement bien filmée, cette fiction s'inspire de la vie de Daliya Akhtar Dolly, que la réalisatrice a rencontrée pour créer le personnage de Shimu. Sans manichéisme, le film expose avec clarté et habileté un système de domination complexe et multiforme, tout en restant résolument optimiste.

C'est toute la mondialisation économique qui se joue dans l'usine de textile où travaille Shimu. Les patrons, assistés de contremaîtres, font travailler les ouvrières selon une cadence et des conditions inhumaines ; mais ceux-ci sont eux-mêmes sous la coupe des responsables de marques de vêtements, qui leur demandent de produire toujours plus et à toujours plus faible coût, menaçant de recourir à de la main-d'œuvre plus compétitive ailleurs. Avec ses quatre millions d'employés du textile (les plus mal payés au monde), le Bangladesh est le deuxième exportateur mondial de vêtements derrière la Chine.

## FILMS

204

La condition des ouvrières et des ouvriers est d'autant plus verrouillée que ce business génère 30 milliards d'euros par an. Cela est montré avec brio dans le film, notamment lorsque Shimu tente de faire inscrire son syndicat au ministère du Travail. Si elle dépose sans problème son dossier dans une salle encombrée de paperasses poussiéreuses, celui-ci n'est jamais traité. Shimu revient plusieurs fois, tente de faire avancer la procédure, mais celle-ci est bloquée. Elle finit par avoir un entretien avec le responsable ministériel des syndicats, mais celui-ci refuse de traiter le dossier de Shimu, prétextant qu'il « pose beaucoup de problèmes » et qu'« il manque beaucoup de pièces ». Il avoue finalement subir des pressions « d'en haut » pour qu'il n'inscrive pas les syndicats. Shimu doit menacer de crier à l'agression afin de le faire signer le dossier. À noter que Daliya, dont la vie a inspiré le film, a quant à elle menacé de se pendre dans le bureau du ministère...

Le film s'intéresse spécifiquement à la difficile condition des femmes, employées à 85 % dans les quelques 4 500 usines textiles du Bangladesh. Très précaires au travail, obligées

d'obéir aux ordres de leur direction, elles cherchent parfois le salut dans un mariage qui les dispense de travailler, mais qui leur ôte toute autonomie. Shimu le résume par cette expression : « nous sommes des femmes. Fichues si on est mariées, fichues si on ne l'est pas ». Les relations entre Shimu et son mari Sohel sont révélatrices de ces tensions : au début du film, Sohel n'arrive pas à trouver de travail et vit du salaire de sa femme. Lorsque celle-ci prend l'initiative de créer un syndicat, Sohel retrouve un emploi et enjoint sa femme de quitter le sien, ce qu'elle refuse à tout prix. La violence du mariage augmente à mesure que Shimu acquiert de l'autonomie.

Malgré les écueils et les menaces que subissent les ouvrières durant leur lutte pour la création d'un syndicat, le film se veut optimiste : les femmes bangladaises sont opprimées certes, mais relativement solidaires entre elles et combattives<sup>1</sup>. Pourtant, le film s'arrête alors que tout ne fait que commencer : lorsque le générique apparaît, Shimu vient à peine de faire agréer son syndicat par le ministère du Travail.

**ANNA BELLAMY-LEMARCHANT**

---

<sup>1</sup> On pourrait faire la comparaison avec Nigel Cole, *We want Sex Equality*, Grande-Bretagne, 1 h 53, sorti le 9 mars 2011. Ce film est lui aussi tiré de faits réels sur des luttes de femmes ouvrières du textile en Angleterre dans les années 1960, qui osent faire grève et monter un mouvement de contestation afin que leurs compétences soient reconnues et que leur salaire augmente. Et qui gagnent, ponctuellement.